LA NATURE DE LA NATURE

« Mais qu'est-ce que nature ? » Pascal, Pensées, chap. 2, § 93

Introduction : questions sur la nature de la nature

« Le mot nature est un de ces mots dont on se sert d'autant plus souvent que ceux qui les entendent ou qui les prononcent y attachent plus rarement une idée précise » s'étonne Condorcet.

Voilà un reproche d'imprécision qui à vrai dire semble devoir s'abattre nécessairement et avec raison sur quiconque cherchera la nature de la nature, car il sera toujours possible de lui objecter que sa vision de la nature émanant d'un être culturel et cultivé sera forcément dénaturée par sa culture… Cela semble incontestable : regarder la nature avec des yeux culturels ne peut que la dénaturer et la rendre opaque. Ainsi à titre de preuve, le simple fait de lui accorder le genre féminin témoigne-t-il déjà de notre imaginaire qui devant ses attributs, son sein nourricier, sa douceur ou bien encore ses caresses maternelles ne peut s'empêcher de féminiser cette réalité et d'en faire une mère… voire une déesse ! Pour plus ample preuve, l'histoire consacre dans la représentation humaine de la nature **« l'universalité de la représentation de la toute-puissance de la Mère nourricière »**, (Béatrice Marbeau-Clairens) justifiant ainsi une double faute culturelle dans l'approche humaine de la nature : anthropomorphisme voire même « gynomorphisme » ! Mais si le mot culturel « mère » signifie donner naissance, nourrir et choyer, ne désigne-t-il pas proprement la nature de la nature ?

En effet, si par mère on entend la génitrice, la nourricière et la matrice, la nature n'est-elle pas évidemment mère ? N'est-on pas ici en train de retirer de façon absurde un attribut naturel à la nature sous prétexte qu'il est indiqué par un mot culturel ? Ce mot, certes culturel mais utilisé par un être naturellement doué de langage, ne pourrait-il pas légitimement désigner la réalité de la nature sans s'y opposer ? Restons nature donc ! Nous sommes -malgré tout !- des êtres naturels : en quoi nous serait-il dès lors impossible de rejoindre la mère nature -y compris par nos mots- puisque nous en sommes tous issus et en faisons encore partie ? N'étant pas contre-nature, pourquoi ne pourrions-nous pas la retrouver « grandeur nature » ?

D'un autre côté, seul être culturel parmi tous, il nous faut bien reconnaître que nous nous sommes éloignés d'elle au fil de notre histoire, sorte d'anti-nature. Ainsi, l'homme, à la fois être naturel mais aussi culturel peut-il connaître la nature ? C'est qu'il faudrait pour dire correctement la nature de la nature, la rejoindre dans sa « naturalité » même, soit sans aucun artifice, il faudrait **« nettoyer ce monde de toute la buée humaine, et le voir comme il serait sans nous »** comme le suggère Alain (Propos sur la nature, p. 9) ; mais comment savoir si l'homme réussit ou échoue dans cette tentative ? D'un côté, l'homme est naturel, qu'est-ce qui peut bien alors l'empêcher de con-naître (étymologiquement « naître avec ») la nature (du latin nascor, naître) ? Connaître signifiant naitre avec, si la nature est liée à la naissance et que justement l'homme nait d'elle, par elle, et en elle, qu'est-ce qui l'empêche de la saisir comme naissance ? Sa

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

culture ! D'un autre côté, c'est la culture qui pourrait embuer notre rapport à la nature…. Mais penser que des mots culturels empêchent de rejoindre la réalité de la nature c'est supposer que les mots ne peuvent atteindre la réalité de la nature : qu'est-ce qui le prouve ? Pour savoir que les mots ne peuvent rejoindre la nature il faudrait déjà la connaître et jauger de l'écart que nos mots entretiennent avec la nature… Mais pour affirmer cet écart il faudrait déjà l'avoir constaté, ce qui exige d'avoir comparé la nature à la culture. Ainsi celui qui dit qu'on ne peut connaître la nature à cause des mots ne peut-il le dire que s'il connaît déjà la nature et a repéré ce décalage avec la culture ! Il faut donc connaître la nature pour affirmer qu'en tant qu'être culturel nous ne pouvons pas la connaître ! Donc on la connaît.

La preuve, c'est que de très nombreux penseurs et physiciens ont livré à leurs lecteurs leur conception de la nature. Certes, mais dès qu'un auteur expose sa conception de la nature, comme systématiquement elle s'oppose à celle des autres penseurs, comment ne pas voir dans cette diversité l'action et l'effet même de la culture ? Alors, peut-on rejoindre la nature telle qu'elle est en elle-même, « la nature de la nature », ou devrons-nous sans cesse retomber sur « la nature de l'homme » pour parler comme Rousseau ? Les mots, purs produits culturels, permettent-ils de rejoindre la nature ? Nous payons nous de mots quand nous parlons de la nature ou par ces mots sommes-nous payés en nature ? Nous est-elle à jamais inaccessible ? A moins que l'on puisse la rejoindre sans emprunter de mots, par une sorte de communion sensible, par le sentiment, comme le propose l'art… car l'artiste, n'a-t-il pas pour mission de peindre d'après nature ? Mais il peint… des natures mortes ! Alors ?

I. Qu'il est possible de définir la nature.

I.1 Penser la nature « par le commencement naturel »

Comment retrouver la nature de la nature sans tomber dans l'illusion de la « contre-naturation » ou de la « dénaturation » voire de la « surnaturation » ? Si **« l'homme recherche la nature nue »** comme le remarque Alain, (ibid), où la trouvera-t-il ? Le concept de nature semble en effet intrinsèquement contradictoire puisqu'il exige un contenu pour avoir du sens, sinon il ne dit à proprement parler rien s'il est vide de sens. Mais comme en même temps ce contenu ne peut qu'être historique et culturel, il exclut du coup toute pertinence du propos, puisqu'il exprimera une conception culturelle de la nature donc tout sauf la nature. Aussi, si on en fait l'histoire de ce concept de nature, on risque de démultiplier la contradiction en superposant les différentes strates culturelles sans jamais toutefois accéder à la nature originelle. Comment échapper à cette contradiction ?

Pour Platon, *« le plus important en toute matière, est de commencer par le commencement naturel »* (Timée).

Qu'est-ce à dire ? La solution proposée est limpide : puisque par nature on désigne la naissance avons-nous dit, il s'agira d'interroger la nature dans son commencement naturel, sous-entendu retrouver son état brut avant que l'homme n'y ait touché, ce qui peut se faire d'au moins deux façons :

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

-> soit du côté de l'origine même des mots comme le fera Aristote : par l'étymologie, on rejoint le « commencement naturel », car on retrouve le sens primitif, le premier mot par lequel un être encore naturel a désigné une chose avant peut-être ensuite de s'en éloigner petit-à-petit et même de s'en détourner par sa culture.

-> soit plus originellement encore, du côté du « commencement naturel » lui-même, car comme le montre Lucrèce, la nature semble être à penser du côté de l'origine des choses, Lucrèce la pensant du côté de ce **« quid possit oriri quid nequeat »** (« ce qui peut naître et ce qui ne le peut »). Si la nature est origine, et elle se présente en effet encore et toujours aujourd'hui comme origine, il suffira donc de l'étudier comme origine produisant encore des choses naturelles sous nos yeux, et sous cet angle elle est commencement naturel. En effet, la nature est commencement permanent, production durable, et cela est observable sans risque de dénaturation.

Remarquons au passage qu'il y aurait bien sûr beaucoup d'autres démarches mais celles-ci permettront déjà de déterminer avec une grande précision la nature de la nature.

I.2 l'étymologie

L'étymologie révèle que la nature peut s'entendre en deux sens, ces deux sens pouvant être extraits de la racine indo-européenne « **gn** » (ou « jan ») qui a donné le mot nature :

-> un sens à entendre comme action de donner la vie, (g)natura entendu comme exprimant la naissance d'un être, sorte de pré-pensée de la nature naturante, soit la nature envisagée dans sa productivité comme l'écrit Schelling. Sens 1 : la nature comme production d'êtres.

-> l'autre sens désignera alors ce à quoi la nature donne cette vie, les « gens », le produit, qu'on pourrait assimiler à la nature naturée. Sens 2 : la nature comme être produit.

Comme l'étude des estampes d'Hokusai l'avait suggéré, la nature a donc d'abord été pensée sous les deux angles différents par lesquels elle se révèle comme nature : soit comme origine active productrice d'êtres, soit comme origine des êtres produits, ce qui confirme nos deux pistes pour définir la nature : une piste qui travaille sur l'origine, Lucrèce, et l'autre qui s'appuie sur l'origine sémantique du terme, et c'est justement en se référant à l'origine sémantique qu'Aristote définit la nature au chapitre 4 de son livre D de la Métaphysique espérant ainsi trouver la nature de la nature.

Mais comme le montre cette dernière expression, le mot nature se révèle au premier abord être un terme polysémique, puisqu'ici il est entendu en deux sens différents comme l'a confirmé notre première approche avec Hokusai, laquelle nous a permis de déterminer un certain nombre de qualités de la nature, de déterminer ses attributs semblant lui convenir de façon essentielle, c'est-à-dire de façon telle qu'en les niant on

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

dénature la nature. Ainsi, qui cherche la nature de la nature doit déjà se rendre compte qu'ici il utilise le mot nature en deux sens différents.

Comme on le voit notre approche est gênée par la sémantique elle-même, car nous parlons de nature aussi bien pour désigner une essence, la nature de la nature, ce qu'elle est, que pour désigner l'objet de notre définition, cette entité supposée réelle, la nature de la nature. Bref, qui cherche la nature de la nature doit utiliser le mot à définir pour le définir, tombant sous le reproche pascalien d'utiliser circulairement le défini pour définir. Ainsi Pascal ironise-t-il sur la définition ridicule donnée par un jésuite contemporain, le père Noël (si, si ! c'est son vrai nom !) qui n'apporte aucune lumière. Ainsi définit-il la lumière comme **« un mouvement luminaire de rayons composés de corps lucides, c'est-à-dire lumineux »**. Lumineux ! Luminaire, lucides, lumineux, autant de mots forgés sur le terme latin « lux » signifiant la lumière. Autant définir la nature comme naturellement composée de corps naturels ! Mais justement, ne tombons-nous pas sous le même reproche en recherchant la nature de la nature qui plus est par « son commencement naturel » ? Ne faut-il pas alors concéder que pour complexifier un peu plus notre travail, la nature se révèle problématiquement polysémique ? En parlant de la nature de la nature, c'est une polysémie problématique puisqu'elle s'exige elle-même, comme une sorte de mise en abyme. C'est cette polysémie qu'Aristote va chercher à éclaircir, raison pour laquelle nous l'avons choisi, permettant ainsi de saisir les différents sens originairement à l'oeuvre dans ce même mot de nature.

(NB : vous avez dans ce § la trame d'une introduction, essayez donc à l'occasion de vous entraîner à rédiger une introduction en manifestant l'opposition à l'oeuvre comme vous l'avez vu faire dans l'introduction de cette leçon).

I.3 la nature chez Aristote

Fidèle à ses propres habitudes, Aristote va se pencher certes sur l'étymologie, mais aussi sur l'avis des sages qui l'ont précédé, supposant que dans leur discours, la raison ayant oeuvré, se trouvera une parcelle de vérité voire même la vérité. Or, c'est fort à propos que ses prédécesseurs se sont bien-nommés les physiciens, (on dit aussi physiologues) du grec physis signifiant… nature ! Depuis le VI ème siècle on désigne ainsi les penseurs, les chercheurs qui se sont fixés pour but une **« historia peri physeos »** dit Aristote, soit une enquête (historia) visant (peri) à élucider la nature (physeos), enquête dont l'objet est ainsi défini par Aristote : la physique étudie les réalités **« qui possèdent en elles-mêmes un principe de mouvement et d'arrêt »**. Pourquoi **« élucider »**, terme d'habitude réservé aux enquêtes et aux énigmes voire même aux mystères ? C'est parce que selon l'un de ces sages, Héraclite **« la nature aime à se cacher »**. Ainsi ces physiologues durent-ils se livrer à une véritable enquête pour déterminer ce qu'est la physis « cachée ». En les suivant à notre tour à la suite d'Aristote, il s'agira d'effectuer en quelque sorte la récolte de leur enquête sur la nature, soit se demander après l'étude de Thalès, ce que son enquête nous aura appris.

I.3.1 la nature chez les Présocratiques

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

Les physiologues, les physiciens sont aussi appelés présocratiques : on signifie par là que ces penseurs ont précédé Socrate certes, mais on sous-entend encore que leur sujet de prédilection tournait quasi exclusivement autour de l'étude de la nature, eux se préoccupant assez peu (voire même pas du tout pour certains) de morale par exemple. Il s'agissait pour ces présocratiques de décrire et d'expliquer positivement (= à partir de la seule expérience) les phénomènes de la nature, en concentrant plus particulièrement leurs efforts intellectuels sur ces quelques questions : qu'est-ce qui explique le mouvement de et dans la nature ? Comment expliquer la vie ? Comment expliquer la mort ? Comment expliquer le mouvement des astres ? Le mouvement des choses sur terre ? Comment expliquer l'apparition des phénomènes naturels comme les marées ou les tremblements de terre ? Comme nous ne sommes pas Aristote, nous allons concentrer notre étude sur un seul de ses présocratiques, mais comme sa pensée et sa démarche sont emblématiques, elles illustreront bien celles qu'adopteront ses successeurs.

I.3.2 Thalès : l'eau, le principe naturel.

Thalès, est né à Milet, il a vécu au VIème siècle avant Jésus-Christ en Asie Mineure, il est unanimement reconnu comme le premier physicien et le premier philosophe, double casquette (mais à l'époque c'était la même !) qui fait de lui l'un des 7 sages de la Grèce antique. C'est qu'il est en fait l'initiateur d'un nouveau rapport au monde. Thalès comme bon nombre sans doute de ses contemporains de s'interroger : comment expliquer les différents phénomènes naturels observables autour de nous ? Y répond-il encore comme les autres l'ont toujours fait jusque là par le mythe ?

Rompant avec cette démarche faisant trop la part belle à l'imaginaire, d'un seul coup la réflexion se veut avec Thalès purement rationnelle, objective et universelle, ce que soulignera Husserl, pour qui Thalès le premier, cherche la « **science du tout du monde** ». En effet, même si le monde se présente comme multiple et divers, cette nouvelle façon de l'aborder exclusivement par la seule raison philosophique, consiste à rechercher, derrière la multiplicité des événements naturels, un unique principe d'unité capable de rendre compte de la totalité des phénomènes. Voilà pourquoi Husserl parle pour les présocratiques d'un intérêt pour la « **totalité** » et même **« l'unitotalité »** : voir l'unique principe qui dans la réalité naturelle (cosmique, minérale, animale, végétale) est à l'oeuvre et permet de rendre compte de tout. Un des principaux parmi les rares fragments qui nous restent de Thalès affirme que **« l'eau est le principe de toutes choses »**, faisant de l'eau l'unique principe explicatif et causal de toutes les choses. Comment parvient-il à une telle conclusion ?

L'observation empirique lui révèle que la terre est une sorte de disque flottant sur l'océan, ce que corrobore par exemple les tremblements de terre plutôt fréquents dans la région. La terre parce qu'elle repose sur de l'eau soit un élément fluide et instable, est appelée à bouger, voilà pour l'explication du tremblement de terre. A l'occasion d'autres observations, Thalès remarque également que la terre tire sa substance nourricière de l'eau : tout ce qui pousse ne peut pousser que grâce à l'eau ; dans le désert, rien ne pousse. Ou bien encore, Thalès de remarquer que les semences ne sont fertiles que lorsqu'elles sont humides ; sèches, elles demeurent stériles (repensons à notre lentille plantée sous l'égide de Mademoiselle Lambercier en CE2 qui s'est mise toute seule à

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

pousser dès qu'on l'a arrosée !). Notons encore que les aliments et les êtres vivants ne subsistent que par l'eau : complètement secs, ils n'ont plus aucune valeur nutritive et périssent. Thalès, le premier physiologue, a donc entrevu dans l'eau le principe permettant de tout expliquer dans la nature : la reproduction, la vie, le mouvement, les cycles…

Les différentes considérations météorologiques qu'il a pu observer vont encore le conforter dans cette thèse. Déjà, parmi tous les éléments qui leur sont connus à l'époque, c'est l'eau qui semble être la plus universelle de tous car elle peut prendre les formes les plus variées. Etat solide, état liquide, état gazeux, c'est tout le processus cyclique du monde partant de l'eau pour y revenir que Thalès a dès lors pu décrire. L'eau est comme « pompée » par le soleil directement dans la mer, l'eau retombe ensuite sur la terre sous forme de pluie, et finalement, elle se transforme en terre (n'oublions pas que Thalès a vécu en Egypte et dans le delta du Nil, où l'eau croyait-on « se transforme » en terre quand elle se retire, c'est le phénomène bien connu des alluvions fertiles). Enfin, la terre redevient directement eau sans passer par le cycle de l'évaporation, ce que l'on peut observer dans la rosée ou avec le brouillard, la terre produisant directement de l'eau à l'état liquide et non gazeux (c'est bien évidemment faux). La conclusion s'impose dès lors : le principe de toute chose dans la nature, ce qui permet d'expliquer l'apparition, la croissance, le mouvement et la disparition d'une chose, c'est l'eau.

Thalès permet alors de faire d'une pierre deux coups : il permet d'expliquer à lui seul pourquoi le philosophe est au début un physicien : il cherche à comprendre la nature de la nature et à l'expliquer. Nous y reviendrons mais cela pose d'ores et déjà questions : pourquoi la philosophie d'aujourd'hui n'est-elle plus physique puisqu'au point de départ elles se confondaient ? Comment expliquer ce divorce, voire même cette opposition puisqu'aujourd'hui nous n'accordons de crédit qu'à la physique et plus du tout à la philosophie, qualifiée au mieux de science « molle » ? Nous aurons l'occasion de traiter cette séparation future entre la « philosophie naturelle » et la « philosophie de la nature ». Cette explication de Thalès permet également d'entrevoir quelques sens du mot nature, au moins deux, comme la reprise de cette doctrine par Aristote va le prouver. Quels sont ces différents sens du mot nature que Thalès a mis au jour ?

I.3.3 les quatre sens du mot nature dans la métaphysique d'Aristote

Il est important de s'étendre un peu sur la doctrine d'Aristote, déjà parce qu'il est un penseur majeur de la nature, il lui a consacré beaucoup d'ouvrages, et surtout, parce que ses éléments de doctrine ont toutes les chances de vous servir le jour J, car Aristote n'argumente jamais sans avoir défini les termes en présence. Dans la Métaphysique un livre entier est en quelque sorte dédié aux définitions et on retrouve ainsi définie la nature :
(1014b-1015a) < Nature. > Nature [φυσις] se dit,

1) - en un premier sens, « de **la croissance - ou la génération des réalités qui croissent** : comme si la voyelle υ de φύσις (phusis) se prononçait comme une longue ; »

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

La nature de la nature

Aristote veut ici désigner par nature la génération et la croissance, soit les deux sortes de mouvements propres aux choses naturelles, mais comme il doit utiliser deux fois des dérivés du terme grec phusein signifiant croitre (« croissance » - « croissent ») dont est issu le mot nature (« physis ») dans la même phrase, le sens de celle-ci est complexe à saisir. Tombe-t-il sous le reproche formulé par Pascal au père Noël ?

Il faut comprendre que la nature désigne ici ces deux mouvements qui lui sont propres, entendez exclusifs, savoir l'action de croitre et l'action de générer, deux manières de se mouvoir qui n'appartiennent en propre qu'à un être naturel. Un être non naturel ne croît pas ou n'engendre pas de la même façon que la nature. On peut faire croitre un enfant en l'étirant par la tête et par les pieds (expérience à ne pas tenter chez vous !), et certes il va grandir, mais cette croissance n'est pas naturelle, car ce n'est pas par ce mouvement là que la nature fait croitre un enfant. Idem pour un morceau de bois que l'on peut par divers procédés techniques allonger ou tordre, reste que ce mouvement n'est pas produit par la nature. On retrouve là la racine indo-européenne « gn » (« jan ») : la nature désigne la croissance de ce qui croit ou la génération de ce qui croît, c'est-à-dire l'action, le processus, le mouvement même par lequel la nature se laisse reconnaître et percevoir dans un être naturel comme action de le faire croitre par lui-même ou de faire naître en tant que tel.

2) - dans un autre sens, c'est « l'**élément premier immanent** d'où procède ce qui croiˆt ; c'est aussi le principe du mouvement premier pour tout eˆtre naturel en lequel (20) il réside par essence. (On appelle croissance naturelle d'un eˆtre, l'accroissement qu'il reçoit d'un autre eˆtre, par contact et union naturelle, ou, comme dans le cas des embryons, par adhérence. L'union naturelle diffère du contact ; dans ce dernier cas, en effet, il n'y a rien d'autre d'exigé que le contact lui-meˆme, tandis que, pour l'union naturelle, il existe quelque chose qui est identiquement un dans les deux eˆtres, qui produit, au lieu d'un simple (25) contact, une véritable fusion, et unifie les eˆtres selon le continu et la quantité, mais non selon la qualité.) »

Aristote désigne par là notre fameuse lentille croisée supra. L'élément premier immanent c'est en quelque sorte la graine, la semence, le germe. Et en effet, la plante qui va croître va procéder originellement de ce premier élément immanent (ie qui est en elle et qui y reste) qu'est la graine. Par immanent on doit comprendre ici ce à partir de quoi va procéder la plante, la semence n'est pas amenée de l'extérieur mais demeure intrinsèquement dans l'être même de la chose naturelle, elle l'est et le reste. La plante demeure cette semence même si elle prend un autre aspect. Même devenue une plante, la lentille reste la graine qu'elle était. Nous le voyons mieux aujourd'hui avec le patrimoine génétique (inconnu d'Aristote évidemment) dont nous héritons à la naissance et dont nous ne nous séparons pas. On peut donc parler ici en quelque sorte d'un réservoir génétique qui demeure dans la chose, dans lequel elle puise ce qu'elle est, à partir duquel elle nait puis demeure, voire se régénère, une sorte de patrimoine génétique dans lequel la chose naturelle pioche. Aristote de décrire une première fois comment cette semence se constitue, par une véritable fusion : ainsi la semence mâle et la semence femelle une fois mise en contact, ne restent pas seulement en contact mais fusionnent pour former un nouvel être original quoique semblable à ses géniteurs. Les scientifiques modernes l'appellent la morphogénèse autonome, action de croître par soi.

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

3) - « On appelle encore nature le **fond premier** dont est fait ou provient quelque objet artificiel, fond dépourvu de forme et incapable de subir un changement qui le fi ̂t sortir de sa propre puissance : par exemple, l'airain est dit la nature de la statue et des (30) objets d'airain, le bois, celle des objets de bois, et ainsi de suite : car, dans tout produit constitué à partir de ces éléments, la matière première persiste. C'est en ce sens que nature s'entend aussi des éléments des choses naturelles, soit qu'on admette pour éléments le Feu, la Terre, l'Air ou l'Eau, ou quelque autre principe analogue, ou plusieurs de ces éléments, ou enfin tous ces éléments à la fois. » (35)

Aristote désigne par ce nouveau sens la matière de la chose : on retrouve ce sens dans la langue française lorsque l'on demande « de quelle nature est cette statue ? », on s'attend à ce l'on nous donne la nature de la matière qui la compose en répondant « en bronze » ou « en chêne ». Tous les êtres naturels sont en ce sens composés de matière, et ce sens est directement hérité de Thalès, pour qui ce qui explique tout dans la nature c'est la matière qui la compose, l'eau en l'occurrence. Il inaugure là une veine encore actuelle, car de nombreux penseurs contemporains expliquent toujours tout y compris la nature par ses divers composants matériels. Mais on doit bien comprendre aussi vu l'insistance d'Aristote que cette matière est purement passive : le bois dont est fait le lit et qui exprime sa nature matérielle ne « fait » en fait (!) pas le lit en ce sens qu'il est passif. C'est mine de rien une des premières réfutations du matérialisme, car ici Aristote montre que la matière entendue comme nature est nécessairement passive : il lui faut un agent pour passer à l'acte. Aussi ne peut-on affirmer que seule la matière « fait » les choses ; passive, il lui faut une cause motrice.Seul Ulysse possède un lit fait en bois dans les trois sens du terme (sens 1, 2 & 3), car son lit est fait dans un arbre toujours vivant à qui il a donné une forme de lit, raison pour laquelle Pénélope reconnaît son mari qui ne peut à sa demande déplacer le lit conjugal puisqu'il est planté dans le sol ! Il y a là un premier point qui doit nous étonner, car la nature est pensée apparemment comme mouvement jusqu'à maintenant par Aristote, or là elle apparait en tant que matière comme pure passivité…

4) - Dans un autre sens, « nature se dit de la **substance** des choses naturelles : telle est l'acception que lui donnent ceux qui disent que la nature est la composition primitive, ou, comme Empédocle, que (1015a)

« Aucun des e ̂tres n'a une nature ; Mais seulement mélange et séparation du mélange Il y a ; et la nature n'est qu'un nom donné par les hommes. »

Aussi, disons-nous de tout ce qui naturellement est ou devient, bien qu'il possède déjà en soi le principe naturel du devenir ou de l'e ̂tre, qu'il n'a pas (5) encore sa nature, s'il n'a pas de forme et de configuration. Un objet naturel vient donc de l'union de la matière et de la forme : c'est le cas, par exemple, pour les animaux et leurs parties. Ceci dit, est une nature, non seulement la matière première (elle est première de deux manières : ou première relativement à l'objet me ̂me, ou absolument première : ainsi, pour les objets d'airain, l'airain est premier relativement à ces objets, mais, absolument, c'est sans doute l'eau, si on admet que tous les corps (10) fusibles sont de l'eau), mais encore la forme ou substance, car elle est la fin du devenir. Par extension, dès lors, et d'une manière générale, toute **substance** est appelée nature d'après la forme, parce que la nature d'une chose est aussi une sorte de substance. »

Aristote, Métaphysique, Livre III chap. 4.

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

La nature de la nature

Aristote montre que la nature désigne ici la substance c'est-à-dire l'essence d'un être naturel. Or cette substance est composée d'une matière et d'une forme : la nature « chien » est l'union de la matière « chien » et de la forme « chien », elle est un composé mais un composé insécable. Le terme forme ici employé est un terme complexe qu'on ne doit pas comprendre en son sens courant de configuration, d'aspect physique. La forme est l'acte d'une chose soit ce qui fait ce qu'elle est de façon essentielle, à tel point que si on lui retire cette forme elle n'est plus. Parmi les nombreux sens du mot « forme », il faut donc retenir celui d'acte (être) et celui d'essence (être ceci). La nature est alors ce composé à ce point insécable qu'on ne peut distinguer la matière et la forme que par l'esprit, dans la réalité nous n'avons affaire qu'à une substance « une », un « être-ceci » ; comme le dira Hegel, **« les blessures de l'esprit ne laissent aucune cicatrice »** en ce sens que nous distinguons ici dans notre raison une chose naturelle en matière et forme, ce qui dans la réalité ne peut être divisé. Quand je regarde mon chien, je ne vois pas une matière et une forme séparément, je vois une « matière-forme » chien. C'est ce composé matière-forme, autrement dit la substance qui est appelé nature par Aristote.

C'est un peu technique mais primordial à comprendre : la matière est ici passive et c'est la forme qui lui donne son être et son essence ; mais la forme va aussi se comporter comme une sorte de fin, elle va attirer l'être vers une perfection à réaliser, la sienne. Qu'est-ce à dire ? La nature va appéter la forme la plus parfaite à laquelle elle est appelée, le chien va en quelque sorte naturellement (instinctivement donc) vouloir être un chien accompli, soit un chien qui remplit parfaitement la fonction (« ergon ») « chien » que la nature lui a conférée. Idem pour l'homme dont la fonction naturelle lorsqu'elle est accomplie lui procure tout simplement le bonheur. Seule différence, mais elle est de taille, le chien réalise son ergon par l'instinct, alors que l'homme la réalise par la délibération. Ainsi peut s'expliquer plus facilement le fameux adage paradoxal **« deviens ce que tu es »**. L'homme possède une forme et une matière spécifiques, mais cette forme lui est donnée comme être mais un être possédant une potentialité : l'homme doit choisir par lui-même d'accomplir cette humanité ou la laisser à l'état de potentialité. Il doit donc devenir (réaliser l'ergon) ce qu'il est (l'ergon propre à l'homme), mais à la différence du chien qui ne peut pas refuser de devenir chien, l'homme peut refuser sa nature et chercher à devenir autre que ce que celle-ci a prévu pour lui : l'homme peut par ses choix se dénaturer. Il devient alors un monstre, puisqu'il choisit par ses actes de dévier de sa nature. Ainsi un homme qui choisit par exemple de vivre seul, un Alceste, se dénature-t-il en devenant un monstre puisqu'il est prévu dans sa nature qu'il vive avec d'autres hommes, il est un « zoom politikon », seul moyen pour lui de réaliser son ergon. En vivant seul, il s'interdit de devenir homme en ne permettant pas à ses potentialités naturelles de s'actualiser. Notons au passage pour la première fois le rapport entre la nature et le bonheur : c'est en accomplissant parfaitement sa nature d'être raisonnable que l'homme sera heureux, achevé, comblé, sa forme étant parfaitement en acte. Voici l'extrait où Aristote montre le rapport entre nature et bonheur, mais comme c'est par pure curiosité (!), on ne s'y attardera pas pour l'instant :

« le bien suprême constitue une fin parfaite, (…) ce qui doit toujours être possédé pour soi et non pour une autre raison (…), il est complet, se suffit à lui-même puisqu'il est la fin de notre activité. Mais, peut-être, tout en convenant que le bonheur est le souverain bien, désire-t-on encore avoir quelques précisions supplémentaires. On arriverait

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.

rapidement à un résultat en se rendant compte de ce qu'est l'acte propre (« ergon ») de l'homme. Pour le joueur de flûte, le statuaire, pour toute espèce d'artisan et en un mot pour tous ceux qui pratiquent un travail et exercent une activité, le bien et la perfection résident, semble-t-il, dans le travail même. De toute évidence, il en est de même pour l'homme, s'il existe quelque acte qui lui soit propre. Faut-il donc admettre que l'artisan et le cordonnier ont quelque travail et quelque activité particuliers, alors qu'il n'y en aurait pas pour l'homme et que la nature aurait fait de celui-ci un oisif ? Ou bien, de même que l'oeil, la main, le pied et en un mot toutes les parties du corps ont, de toute évidence, quelque fonction à remplir, faut-il admettre pour l'homme également quelque activité, en outre de celles que nous venons d'indiquer ? Quelle pourrait-elle être ? Car, évidemment, la vie est commune à l'homme ainsi qu'aux plantes ; et nous cherchons ce qui le caractérise spécialement. Il faut donc mettre à part la nutrition et la croissance. Viendrait ensuite la vie de sensations, mais, bien sûr, celle-ci appartient également au cheval, au boeuf et à tout être animé. Reste une vie active propre à l'être doué de raison. Encore y faut-il distinguer deux parties : l'une obéissant, pour ainsi dire, à la raison, l'autre possédant la raison et s'employant à penser. Comme elle s'exerce de cette double manière, il faut la considérer dans son activité épanouie, car c'est alors qu'elle se présente avec plus supériorité. Si le propre de l'homme est l'activité de l'âme, en accord complet ou partiel avec la raison ; si nous affirmons que cette fonction est propre à la nature de l'homme vertueux, (…) s'il en est ainsi, nous supposons que le propre de l'homme est un certain genre de vie, que ce genre de vie est l'activité de l'âme, accompagnée d'actions raisonnables, et que chez l'homme accompli tout se fait selon le Bien et le Beau, chacun de ses actes s'exécutant à la perfection selon la vertu qui lui est propre. A ces conditions, le bien propre à l'homme est l'activité de l'âme en conformité avec la vertu. »

Aristote, Ethique de Nicomaque, Livre 1 chap. 7.

Notons encore que dans cette conception des rapports entre la nature et le bonheur, la nature nous laisse bien peu de marge de manoeuvre : grosso modo l'homme a le choix entre réaliser sa nature qu'il n'a pas choisie et du coup être heureux, ou bien ne pas réaliser sa nature et être en désaccord avec lui-même, source évidente de malheur…

Petit conseil méthodologique : à partir de ce que nous venons de voir, essayez de problématiser puis de rédiger un paragraphe sur un des sujets suivants : « la nature peut-elle rendre l'homme heureux ? » « Est-ce la nature qui décide du bonheur de l'homme ? » « nature et bonheur ».

Cette définition permet encore de comprendre un autre aspect essentiel de la nature chez Aristote : il y a en effet un paradoxe, car nous avons dit que la matière ne pouvait exister sans la forme, or nous venons de dire que la forme initiale n'est pas parfaitement réalisée au début pour l'homme. La forme, en montrant potentiellement à l'individu la meilleure façon d'être pour lui, va donc inciter l'être à rechercher ce qui sera pour lui la meilleure forme : c'est ainsi la forme elle-même qui n'est pour l'instant qu'en puissance, qui incite l'individu à réaliser cette forme en acte. Un homme, qui possède donc la forme homme, n'est au départ pas complètement achevé et doit chercher par ses actes à s'accomplir, soit à posséder en acte la meilleure forme possible pour lui. Il est déjà homme, puisqu'on reconnaît bien en lui la nature humaine, mais cette forme n'est pas donnée achevée, c'est à l'homme qu'il va revenir de se réaliser pleinement en conformité

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 26 pages.